



LA NATION ESPAGNOLE

ORGANE DE L'HISPANITÉ
HEBDOMADAIRE

PRESIDENT DU COMITE DE REDACTION :
VICOMTE CHARLES TERLINDEN

PRIX D'ABONNEMENT :
3 MOIS : 10 FRANCS

Compte chèques postaux : 1859.77
Vicomte Charles Terlinden — La Nation Espagnole.
(Les deux mentions sont STRICTEMENT obligatoires.)

192, RUE ROYALE
BRUXELLES
TELEPHONE : 17.69.52

Un cauchemar autour de Manuel Azana



L'autre jour, je me suis endormi dans un fauteuil, un journal à la main.

Dans ce journal j'avais vu la photographie d'un troupeau d'Espagnols déguenillés, qui traversaient la frontière française dans un état piteux de misère; j'avais vu aussi la photographie de deux messieurs souriants, Aguirre et Irujo, dans une superbe voiture, qui se frayait un chemin à travers le troupeau.

Mon regard s'arrêta enfin sur la photographie ci-contre : Manuel Azana, flanqué de Giral et Pascua, au moment d'arriver à la gare de Paris. Les pointes miroitantes des souliers de ces trois élégants personnages scintillèrent un moment devant moi comme des étoiles noires et je tombai dans un cauchemar.

Je rêvais que j'étais le Président-fantôme Manuel Azana aux jours de sa jeunesse. Je me voyais comme un jeune homme, assez pétulant, avec des prétentions de littérateur, élève des Pères Augustins dans le monastère de « El Escorial », à côté de Madrid. Mon professeur d'histoire m'avait pris un cahier, sur lequel j'annotais mes observations de libre-penseur en herbe. Le saint homme de Dieu me prit à l'écart, m'amena jusqu'au cheucheur de l'église et me dit :

— Je veux te montrer, mon cher Azana, à quoi vont aboutir les fantaisies de ton cahier. Un jour tu deviendras une personnalité politique. Tu parviendras même à occuper la Présidence du Conseil des Ministres. Mais tout à coup, ton étoile pâlit. Ton orgueil blessé te fera, alors, rassembler tous les ennemis de la foi dans un « Front Populaire », dans le but de l'assurer un tremplin pour parvenir à la Présidence de la République. Mais voici que l'Espagne va devenir sous le Front Populaire et sous ta vaniteuse Présidence.

Par une de ces bizarreries, si fréquentes dans les rêves, mon professeur alluma dans le chœur un appareil de projection et le maître-autel devient un grand écran blanc. Le film commence à se dérouler.

C'est le frontispice de la Prison Modèle à Madrid. Une foule nerveuse se bouscule devant la porte, en criant et en brandissant le poing. La porte s'ouvre. Des centaines et des centaines de voleurs et d'assassins se mêlent à la populace. Toute cette canaille se dirige vers certaines casernes et vers la Maison du Peuple. On les voit sortir avec des fusils et des revolvers, s'emparer de toutes les voitures de la ville, parcourir les rues en passant les balcons et les passants. On voit passer des camions chargés de gamins et de gamines, en chemise rouge, agitant des drapeaux rouges, et criant sans cesse : « No pasarán ! ». On voit d'autres camions s'arrêter devant les villas et les maisons luxueuses et s'emparer de toutes sortes de choses : des meubles, des tableaux, des bouteilles de vin. Par dessus des toits de la ville montent plusieurs colonnes de fumée; ce sont les églises qui flambent. Une vue de premier plan me permet d'assister aux actes de sauvagerie d'une tourbe d'incendiaires à l'intérieur d'une église, avant de l'arrosage de pétrole et d'y mettre le feu : des simulacres irrévérencieux du culte divin, des profanations des images et vases sacrés, des sacrilèges abominables, au milieu d'un grand vacarme d'éclats de rire et d'obscénités de femmes licencieuses.

— Mais que signifie tout cela ? demandai-je à mon professeur.

— Ce sont les exploits de ton Front Populaire, mon ami, me répondit-il. Vos abominations étaient telles que la guerre civile a éclaté dans le pays. Au lieu de conseiller à vos masses de céder devant la supériorité des masses adverses — comme c'était votre devoir, si vraiment vous désiriez leur prospérité — vous les poussez à la destruction et au crime. Voici, voici...

Le film continue à se dérouler. C'est l'intérieur d'une pension de famille. On voit, dans le vestibule, une quarantaine de personnes, étroitement assises, de toutes classes et de toutes conditions : des religieuses déguisées, des aristocrates qui ont dû abandonner leur palais en toute hâte, des prêtres en civil, des étudiants, des clients de la maison. Un appareil de radio assourdît les oreilles par des nouvelles prétentieuses de batailles lointaines, par des ordres menaçants pour la Population pacifique, par des discours

envenimés, par la musique toujours répétée de l'hymne de Riego et de l'« Internationale ». Un pauvre homme, que la peur a mené aux abords de la folie, ne cesse de demander comme un enfant : « N'avez-vous pas entendu des pas dans l'escalier ? Croyez-vous qu'ils viendront me chercher, moi ? » On entend vraiment des pas sur l'escalier. La porte s'ouvre. Huit ou dix miliciens, le revolver en main, visent les pauvres gens effrayés. On les fouille, on les interroge. Un milicien regarde l'une des religieuses travesties et lui dit : « Vous êtes une nonne. » Elle répond : « Moi ? Mais non ! Ave Maria Purissima ! » Presque tous sont arrêtés et conduits en prison.

C'est maintenant l'intérieur d'un foyer tranquille. Le père travaille à la machine à écrire. La mère dresse le couvert. Un petit garçon de cinq ans joue sur le plancher. On frappe à la porte. Le père se lève et va ouvrir. Le petit garçon le suit. Un milicien se présente, le revolver en main. Il va parler, mais il observe le petit garçon, garde le revolver, se trouble et bafoille timidement : « Mais ce petit garçon, est-il votre fils ? ». « Oui. ». « Alors, je ne peux pas, je ne peux pas; moi, j'ai aussi un gosse comme celui-ci. Sauvez-vous, Monsieur. On viendra vous chercher. » Et le milicien, engagé de force, s'en va, les larmes aux yeux.

Le film passe ensuite à l'intérieur d'une « tcheka », d'un tribunal populaire. C'est une grande salle, dans un palais de la noblesse de Madrid. Trois « magistrats » en robe blanche, assis à une grande table, interrogent, d'un accent manifestement russe, un pauvre diable. Autour de la table, il y a des miliciens, armés jusqu'aux dents. Dans les coins de la salle, des douzaines de malheureux — des jeunes hommes et des vieillards, des demoiselles et des dames — s'accroupissent en attendant leur jugement. Dans les salles voisines, on entend les blasphèmes et les éclats de rire des miliciens, qui s'amuse avec les miliciens. On vient de prononcer la sentence du pauvre diable qui est devant la table. Il faut le « promener ». (La « promenade » — paseo — c'est le transport en auto jusqu'à la Casa de Campo et l'exécution avec celle de centaines d'autres qui arrivent des autres « tchekas »). Le pauvre homme refuse de se laisser conduire. Il pleure il supplie, il s'agenouille, il clame qu'il est le père de six enfants. Un milicien coupe court, en déchargeant sur lui, en présence du tribunal, les neuf balles de son revolver.

Les scènes de terreur se précipitent sur l'écran. Au lever du soleil, non seulement les forêts de la « Casa de Campo », mais aussi tous les alentours de Madrid, apparaissent couverts de cadavres. On voit des femmes, leurs enfants à la main, se rapprocher des cadavres, les fouiller, les dépeupler, s'en moquer avec une joie sadique.

Dans la cour d'une prison, les mitrailleuses criblent de balles les prisonniers en masse. Parmi eux, je vois tomber M. Melquiades Alvarez, le chef du parti « réformiste », mon propre chef, puisque moi — Azana — je vais devenir membre de son parti.

Aux alentours de Torrón de Ardoz, on fait descendre des camions deux cents ou trois cents prisonniers, que l'on transportait de la prison de Madrid à celle d'Alcalá de Henares. On les fusille tous en masse et on les enterre, encore palpitants, dans un grand fossé commun.

Par les rues du faubourg de Carabanchel, la tourbe affolée promène, sur une pique, la tête d'un autre prisonnier. J'en reconnais les traits. C'est la tête du général Lopez Ochoa.

Halte ! Je n'en peux plus ! Mon esprit se révolte contre de telles monstruosités.

— Mais qu'ai-je à voir avec toute cette canaille ? demandai-je à mon professeur. Pourquoi je n'ai jamais consenti à une telle barbarie ?

— Non seulement tu vas y consentir, mon jeune ami, me répondit-il, mais tu vas la déclancher et l'encourager. Voici, voici encore...

Sur l'écran, je me vois moi-même, plus âgé. Je suis debout, en face d'un microphone, dans une salle somptueuse. Autour de moi je vois mon ami Casares Quiroga, accusé d'être l'assassin de Calvo Sotelo; je vois Martínez Barrio, Grand-Maître de la Franc-Maçonnerie; je vois les représentants du socialisme, Prieto, Largo Caballero, Fernando de los Rios; et les représentants de l'anarchisme et du communisme, Federica Montseny et Dolores Ibarruri (la « Pasionaria »).

Je m'adresse au pays en Président de la République que je suis. Mais mon discours n'est pas le discours d'un chef d'Etat; c'est le discours d'un démagogue. Pas un mot d'admonition pour les excès des masses; pas un mot de conciliation vis-à-vis des adversaires. Des incitations seulement; des menaces.

Je veux me blâmer moi-même; je veux crier...

A ce moment je m'éveille... Ah, non ! Heureusement, je ne suis pas Azana... Je suis toujours moi-même...

E. R. SADIA.



(« Le Pays Réel »)

Azana : Courage, tenez bon, camarades ! Je cours préparer une nouvelle position stratégique...

UN DOCUMENT

Lettre de M. Salvador de Madariaga à l'éditeur du « Times »

Il y a un danger à ce que l'état de guerre en Espagne soit indûment prolongé sous l'influence de cette lutte idéologique qui contribue tellement à allumer et à maintenir son feu destructeur pendant plus de deux ans. Je ne pense pas seulement aux différents prétextes que l'on soulève maintenant pour retenir les troupes italiennes en Espagne, mais aussi à la répugnance montrée par les groupes socialistes et libéraux de l'Europe pour évacuer le camp espagnol. Il s'agit d'une invasion morale autant que d'une invasion physique, et toutes deux font le plus grave tort à l'Espagne. Les événements récents semblent montrer que l'on peut faire confiance au Général Franco en ce qui concerne la première question. Mais il se peut que les partis libéraux et socialistes de plusieurs pays européens ne se rendent pas compte que le temps est venu, pour eux aussi, de se retirer de l'Espagne.

Quelques faits saillants pourront y aider :

1. Le nombre de personnes qui meurent de faim à Madrid varie entre 400 et 500 par semaine. Personne ne parle de ces victimes affamées. L'avenir de l'Espagne est pour elles une question de vie ou de mort.
2. Il ne subsiste aucun Gouvernement républicain. D'après la Constitution de la République, l'autorité du Cabinet repose sur la confiance du Président et des Cortès. Le Président se trouve à Paris et n'a pas dit un mot de la situation. Si son avis était que la guerre doit continuer, il se trouverait à Madrid. Les Cortès de la République comprennent 470 députés. Le « quorum » de la dernière réunion, tenue à Figueras, a atteint 62. Je ne désire

pas blâmer — ni louer — le docteur Negrin. Le temps n'est pas encore venu pour cela et je ne suis pas un juge. Mais, quand il dit qu'il tient à continuer la lutte, au nom de qui parle-t-il ?

3. On nous dit que l'Espagne doit lutter jusqu'à ce que l'étranger s'en aille. Je suis sûr que les partis libéraux et socialistes de l'Europe accorderont à tous les Espagnols un désir semblable, au moins aussi ardent que celui qu'ils ressentent eux-mêmes. Mais qui peut croire sérieusement que la meilleure façon de libérer l'Espagne de l'étranger est de poursuivre cette guerre insensée ?

4. Tous les Espagnols qui connaissent les faits marqueront leur reconnaissance aux libéraux et aux socialistes de toute l'Europe, et particulièrement à ceux de ce pays, pour tout ce qu'ils ont taché de faire en faveur de l'Espagne, même si parfois quelques-uns, parmi nous, ont pu différer d'avis au sujet de ce qu'ils faisaient réellement pour l'Espagne. Mais pouvons-nous les prier de se demander à eux-mêmes s'ils n'assument pas une lourde responsabilité en encourageant le Docteur Negrin et ses collègues à poursuivre une guerre, plus insensée et plus inutile que jamais, mais qui n'en est pas moins cruelle ?

L'issue de la guerre n'est pas à leur gré. Elle n'est pas au gré de beaucoup d'entre-nous. Mais laissons venir la paix et laissons l'Espagne s'occuper d'elle-même et de son avenir, sans contrainte, non seulement de la part des fascistes mais aussi de la part des gauchistes.

Votre très dévoué,
S. DE MADARIAGA.

Le 13 février 1939.

L'Invasion des Pyrénées

La presse — y compris la presse filmée — reproduit, à grand renfort d'anecdotes, le triste drame : l'exode par milliers des victimes de l'obstination et du bourrage de crâne marxiste. A ce récit se mêlent des épisodes picaresques. Des garçons de quatorze ans, des pionniers de la Révolution sociale appliquant en France les doctrines de la légalité républicaine espagnole; des miliciens épris de solidarité humaine arrachant à leurs compagnons d'exode tout objet de valeur; des combattants qui, une fois en lieu sûr, ressentent la nostalgie de leurs armes et les réclament avec insistance; des hommes lassés des exercices guerriers, ne se sentant pas le courage d'aider dans leur tâche gendarmes et infirmières; des becs fins qui ont appris, dans les pilages, à discerner les subtilités de la cuisine bourgeoise et qui qualifient de détestable ratatouille le pain et l'ordinaire qu'on leur sert... Et ils ne font que commencer !...

Si les enfants, les terribles enfants rouges, donnent tant de mal, que ne feront les paladins de la « liberté » ? En Espagne rouge, ils étaient les maîtres. Hommes sans loi, ils imposaient la loi de leurs mitrailleuses. Le régime des camps de concentration ne saurait les satisfaire. En outre, force querelles s'élevaient entre eux. Beaucoup ne verront pas d'un bon œil des compagnons plus prévoyants ou mieux informés ayant su mettre à mieux, en lieu sûr, le fruit de leurs rapines. Mais un beau jour, ces inégalités se régleront à coups de revolver en plein milieu de la place de l'Opéra.

Parmi ces émigrés, beaucoup jugeront à leur juste valeur les légendes forgées par la propagande marxiste. Ils s'attendaient sans doute à des apothéoses, pensaient trouver des installations pus en harmonie avec leurs mérites. Mais les chambres manquaient au Riz, bien sûr, et il fallut avoir recours aux camps de concentration, à des installations dépourvues de ce luxe auquel ils s'étaient habitués là-bas, en Espagne. Dans les demeures assaillies. Quant à l'accueil reçu, il est certain qu'ils ont trouvé une France hospitalière, mais ils s'en faisaient une toute autre idée. La France, pour eux, c'était : Cachin. Thorez. Péri et quelques autres de même farine...

Leur déception et leur ingratitude (ingratitude dont Largo Caballero, l'ex-Lénine espagnol, s'était fait le porte-voix), si elles ne se justifient pas, du moins s'expliquent-elles. Ils sont reçus en réfugiés, alors qu'ils pensaient l'être en sauveurs.

Les murs de France sont couverts d'affiches où on peut lire : « Sauvez l'Espagne pour sauver la France ! ». Parmi les rares miliciens qui ne sont pas illettrés, quelques-uns ont lu des titres semblables ou en ont eu connaissance par la presse rouge, qui, dans son désir de les renseigner exactement sur les réalités françaises, ne mentionne pour ainsi dire que des textes de l'Humanité. Et s'ils viennent avec l'intention de sauver la France, ainsi qu'on le leur a dit, qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'ils aspirent à être hôtes de marque de la nation sœur dans le Front populaire, et à être reçus avec tous les honneurs.

L'exode est fini. Pêle-mêle sont arrivés sur le sol français des malheureux, des gens trompés (ils n'auraient rien à craindre de la justice espagnole) et toute la lie, tous les bas-fonds qui ont imposé la loi du crime dans l'Espagne dont ils avaient fait leur campement. Pour eux le sort est jeté. A quoi serviront les démentes paroles que prononce encore Negrin ?

Une circonstance indépendante de notre volonté nous contraint à paraître en retard cette semaine.

LES « RÉVÉLATIONS » DE LA REPUBLIQUE

Quand on veut se fixer sur un de ces noms universellement inconnus, des personnages qui figurent dans la zone rouge, il est inutile de s'en enquérir auprès des intellectuels, des hommes politiques ou des journalistes qui, pourtant, tiennent note de tous ceux qui s'agitent ou se sont agités un jour. Il est préférable de s'informer, si l'on veut un renseignement précis, auprès des anciens condamnés de droit commun ou auprès des gens qui font les besoins les plus viles avec le même art que ceux qui gouvernent. De cette façon, on en vient à déterminer que tel Ministre de la Justice est un ancien forçat, ou que le titulaire de « L'Instruction Publique » est un ex-peintre en bâtiments. On en arrive, dès lors, à se demander quels peuvent bien être ceux à qui on a décerné le titre de « révélations de la République ».

Le nombre des « Révélations de la République » est très grand, et peut-être qu'il ne peut pas s'écrire avec moins de quatre chiffres. Il n'y avait rien d'aussi facile, en réalité, que d'être une « Révélation de la République », si l'on part du principe que pour atteindre au poste de Gouverneur civil, il suffisait d'écrire quelques entrefilets politiques dans l'un ou l'autre journal.

Tout qui avait donné ou pouvait donner des places était proclamé, noir sur blanc, « révélation de la République » par tous les maraudeurs du journalisme qui, animés d'une émulation... d'affaires, espéraient recueillir quelques miettes de cette orgie d'affaires malhonnêtes qui étaient choses courantes en Espagne. Beaucoup de reporters dont les gémissements étaient arrivés trop tard, et qui, voyant le nombre de leurs collègues qui attendaient leur tour, croyaient qu'ils n'aboutiraient jamais, se mirent à cultiver des gens qui ne brillaient pas encore, avec l'idée de semer pour récolter ensuite, après le long hiver de l'attente. Confiant à souhait dans ce régime où les crises ministérielles étaient mensuelles et où chaque imbécile, à son tour, parvenait à décrocher un portefeuille, c'est-à-dire à expédier quelques nominations, ils appelaient « révélation de la République » le premier déficient mental venu, qui leur paraissait le plus accessible, peu importe s'il n'avait jamais ouvert la bouche en dehors des votes par appel nominal ! Si cet homme arrivait, on allait lui dire : « J'ai été le premier. Excellence, à découvrir en vous une « Révélation de la République » ! S'il s'écroulait, le journaliste n'avait à supporter que la perte d'une quantité d'encre inappréciablement petite. L'affaire, on le voit, ne comportait pas de gros risques.

Mais où sont-elles, maintenant, nos « Révélations » ? Ecartés violemment par les communistes, les gloires de la F. A. I. ou de la C. N. T. qui les méprisèrent à l'envie, ils ont cherché refuge à l'étranger sous le couvert de représentations diplomatiques, pour fuir, atterrés, cet enfer, dont ils parlent comme d'un paradis. Ils se font payer en or, et non en petits papiers sans valeur émis par leur Gouvernement; ils ne tremblent pas quand on sonne à leur porte; quelques personnes trompées leur donnent la main, et, peut-être, gardent-ils, pour des temps sombres qui sont proches, l'argent de leurs commissions sur les achats d'armes et de vivres. Continuant à être de la plèbe malgré leur pédanterie, mal éduqués et grotesques, ils sont heureux d'une félicité que seule leur haute charge, de se servir parfois de la salle de bain de l'ambassade, de la légation ou du consulat...

Si ce n'est pas dans la diplomatie qu'on les trouve, c'est dans les commissions qui lui sont plus ou moins rattachées, mais en dehors toujours de la zone rouge. Il faut un véritable effort de mémoire, aujourd'hui, pour se souvenir

de voir que Ruiz Funès et les autres malheureux de l'ambassade avaient fait leurs malles et les avaient quittés sans un mot d'adieu. Les Belges sont des gens aimables qui ont trois préférences fondamentales : Installer des tramways dans toutes les villes du monde; entendre se faire le compliment que « Bruxelles est un petit Paris », et former, pour des prétextes nombreux et divers, des sociétés dont les membres défilent dans les rues, drapeau en tête, précédés d'une fanfare, en jaquette et « chapeau boule » ! Un peuple qui se couvre le crâne de cette demi-sphère de feutre dur, au bord roulé et rigide, donne la preuve qu'il préfère le martyre à la discorde. Ils en restent donc stupéfaits. Comment ? Pendant qu'ils aident les rouges au moyen d'armes, de vivres et de propagande, ils avaient ici, en Espagne Nationale, des commerces et des industries qui leur rapportaient de l'argent. Et maintenant, on les abandonnait ainsi, entre le soir et l'aube, sans même leur dire au revoir. Non, vraiment, cela dépassait les bornes !

Mais ils ne savaient pas, sans doute, que la « révélation de la République », Ruiz Funès, ne connaissait pas d'autres procédés. Aux Cortès, quand quelqu'un ne pouvait pas arriver à ses fins, il partait en claquant la porte. Les rouges, maintenant, quittent les villages en les détruisant et les campagnes en les rasant. Les « révélations de la République » sont des élèves de cette école : Des crétins montés sur leur propre vanité ; des pédants sans d'autres titres qu'un lot de quittances de « l'Ateneo » ; des gens qui s'imaginent qu'ils se sont formés un caractère, tout simplement parce qu'ils ont négligé la bonne éducation !

W. Fernandez FLOREZ.
(de l'Académie Royale Espagnole).



Des prisonniers nationaux, conduits en France par les rouges comme otages.

Martelaars van de Capucijner-orde uit Rood Catalogne

De troepen van Franco namen bliksemsnel de provincie Catalonië in. Het roode gebied is vrijgekomen en aanstonds heeft Franco de vervolgingswetten, door de republikeinse regering en door de Catalaanse Generalitat uitgevaardigd tegen den godsdienst, vernietigd. Twee jaar en half drukte op de katholieke Catalonië de bloedige dwingelandij van het sovjet-regime.

Men vernoot nu ook stilaan wat een aantal slachtoffers de godsdienstvervolgving heeft gekost.

De franciskaanse provincie van Barcelona der Paters Capucijnen bezat reeds de glorie, maar droevige zekerheid dat veertig van haar zonen gewelddadig en barbaarsch werden ter dood gebracht, den 19 Juli 1936. Onder die slachtoffers telt zij 26 leden te Barcelona alleen.

Men brengt nu, met pieteit de overblijfselen van de nieuwe martelaren bijeen, en met broederlijke verzamelt men documenten en bijzonderheden omtrent hun marteldood. Intussen kan men reeds de lijst aangeven, samen met een kort bericht over den heilenden dood van die schare Capucijnen.

Den 28 Juli 1936, vielen in het station « Norte », te Barcelona, drie Capucijnen, gedood door gewerkolven: Br. Eligius van Vianya, de grijze portier van het klooster te Sarrià (Barcelona), zijn neef, de frater-student Michaël van Vianya, en de jonge clericus frater Georgius van Santa Pau. Deze was nauwelijks 16 jaar oud. Alleenlijk omdat zij kloekmoedig en openlijk hun hoedanigheid van kloosterling beleden, werden zij wreedaardig vermoord.

Denzelfde dag, vermoordden de rooden van Barcelona Pater Cyprianus van Tarrasa, uit het klooster van Sarrià. Hij was in een privaat huis gevlucht, maar werd ontdekt door de roode terwijl hij geknield zijn rezenkrans bad voor het beeld van O. L. Vrouw. Zij verzochten hem met hen mee te gaan. De Pater vermoedde wat hem wachtte en vroeg :

« Wacht een oogenblik, ik moet mijn « bruidskleed » aantrekken. »

Hij trok zijn beste kostuum aan, en toen bood hij, glimlachend zich aan zijn beulen aan. Deze sloegen hem aanstonds meedoogenloos neer en maakten hem af met gewerkolven.

Den 29 Juli 1936. De deugdame en geleerde publicist, P. Modestus van Mieras, 60 jaar oud, was professor van Dogmatiek. Samen met zijn werkgezel, frater Angelus van Ferrerries, werd hij op een wagen, te Petfables, vermoord. Nog te Barcelona. De jonge R. Rafael van Mataro, provinciaal secretaris en vicaris van Pompeya, werd door de rooden gezocht. Hij werd gesnapt, maar wist door zijn handelwijze en woorden, door zijn franciskaanse blijheid en beminnelijkheid de godlozen zoo danig te verbijteren, dat deze hem en oogenblik loslieten. Doch, den dag daarna, aangezet door wraak, grepen ze hem weer en vermoordden hem onmenschelijk.

In Augustus 1936, werden gedood : P. Augustinus van Montclar, ex-secretaris van den Provinciaal, en een van de bestuurders van het wijsgerig tijdschrift « Criterion ». Hij zocht een toevlucht bij een weldoener van het klooster, Baron Quadras. In het portiershuis van het paleis van Quadras vond men het lijk van P. Augustinus. Werde toen ook vermoord P. Benignus van Canet, Provinciaal Definitief, gerdienaar en econoom van de Provincie. P. Zacharias van Llorens werd gegrepen en opgesloten in het groot gebouw « Hulp voor het Nationaal Werk », in een geheim gevang verandert door de anarchisten. Op gruwelijke wijze werd de Pater gefolterd. Ze wilden immers een losprijs voor hem. Maar zijn standvastigheid en zijn stilzwijgen, het moedig bejden van zijn Gelooft, berokkenen hem een wreede en gruwelijke vernedering. Later werd deze vernedering erkend door een Broeder, in het doodenhuis te Barcelona.

Van Augustus tot November (1936) mochten de heerlijke Annalen van de franciskaanse Provincie weer zeven namen antekenen. Stierden den marteldood P. Vincentius van Peralta, mystiek schrijver en trouw medewerker aan « Franciskaanse Studien », PP. Anselmus van Olot, Jozef van Callela, Alexander van Barcelona, de Fraters studenten Bonaventura van Arroyo, Marsal van Villafraña, en de leekbroeder Bernardus van Gata.

Den 25 December (1936), onderging een roemrijker slachtoffer een schrikkelijken dood. P. Martinus van Barcelona was een kloosterling met alzijdige ontwikkeling, tevens Bestuurder van het tijdschrift « Franciskaanse Studien » en van de « Patristieke Boekierij Santa Pacia ». Hij verwierf de premie van 5.000 pesetas van de Regeering der Generalitat voor zijn lijvig boek « De Catalaanse cultuur gedurende het bestuur van Jaume II ». Het was nog onuitgegeven. Juist terwille van de groote verdiensten van P. Martinus, had de Regeering der Generalitat de anarchisten aangezet en hen gesmeekt dien man te sparen. Ze moesten een uitzondering maken voor verdienstelijke mannen met wereldfaam. Als

antwoord en als gevolg van die smeekbede maakten de rooden de lugubere uitzondering den Pater te folteren met langzaam het hoofd van het lichaam te snijden. Dien zelfden dag werd P. Dorotheus van Vilalba, professor van Dogmatiek en Laureaat in Godgeleerdheid aan de Gregoriana 1932, ook vermoord.

Van Januari tot April 1937 nieuwe martelaars : P. Felix van Tarragona, de fraters-studenten Thomas van Castello en Passianus van Barcelona. P. Remigius van Papiol, Vinnig schrijver en bekend om zijn werk « Franciskaanse physiologie van de H. Theresia van het Kind Jezus », en P. Frederik van Berga, ex-minister Provinciaal, betalen eveneens met hun bloed de belijdenis van hun Gelooft.

De franciskaanse Derde Oordelingen van Barcelona gelukten er in het mirakuleus beeld van O. L. Vrouw van Ayda te onttrekken aan de roode heeldstormers. Al hun opzoekingen bleven vruchteloos, Pater Frederik nu verliet zijn schuilplaats en de bosschen waar hij uit-hongerde en trok heimelijk naar de stad. Godvruchtig als hij was tot het beeld van O. L. Vrouw van Ayda, kwam hij dikwijls tot haar bidden. Als omgeven door de moederlijke welwillendheid van de Maagd Maria, ontspande hij dikwijls aan den dood. Dit alles trouwens was enkel een voorbereiding tot zijn glorierijken marteldood. Deze was zijn beloning. Wanneer in Nationaal Spanje de traditionele feesten ter ere van O. L. Vrouw bezig waren, purperde hij met zijn bloed het geliefde beeld van O. L. Vrouw van Ayda.

Buiten de stad Barcelona vielen vele moedige geloofsbijdelijgers. P. Jozef Oriol van Barcelona was de zoon van den geneesheer Barja, professor van Hebreeuwsch en Arabesch aan de Hoogeschool. De rooden namen den Pater gevangen, ontkleedden hem en bonden hem aan een boom vast. Zij geselden hem totdat diepe wonden werden geslagen in zijn vleesch. Dan verklaarden de beulen dat hij vrij zou zijn, indien hij God verloochende. Hij beantwoordde deze snoode uitnodiging met het bidden van het Te Deum. Zij drongen aan, maar omdat hij weigerde en als antwoord het Te Deum bad, sloegen de onmenschen hem bij ieder vers van het dankgebed. Zij sloegen hem tot dat hij dood neerviel in zijn bloed. De voorzitter van de « Vereeniging van de Pers » vertelt dat zijn lichaam één gruwelijke wonde was en dat zijn baard was uitgerukt.

Te Manresa werden vermoord P. Benedictus van S. Colonna, ex-definitief en schrijver van franciskaanse mystiek, P. Dominicus van Riudevitiles, frater Carmelus van Colonnès, samen met 25 gevangenen gedood op een schip, nadat ze uit het gevang werden gevoerd naar de haven van Tarragona.

Stichtend maar gruwelijk was de dood van frater Prudentius van Pomar. Hij was een oude en zieke kloosterling, en daarenboven blind. Hij werd gevangen, en te Arenys aan een boom opgeknoopt. Hij stierf maar na schrikkelijke folteringen.

P. Eusebius van Canet en frater Eudaldis van Igualada waren naar hun familie gevlucht. Daar werden ze verrast en aanstonds ter dood gebracht. Br. Felix van Tortosa, P. Tarcisius van Miralcamp, P. Vincentius van Besalu en Jacobus van Farrega waren bijeen gebleven. In hun vlucht stonden zij samen meermalen doodangst uit, totdat ze samen werden gegrepen en gruwelijk vermoord.

Eindelijk een laatste slachtoffer (Januari 1939) : P. Timotheus van Palafrugell. Het gerucht liep rond dat de Nationalisten te Rosas, de grenshaven, waren ontscheept. De rooden vermoordden algaau een groot aantal gevangenen, waaronder P. Timotheus. Dat gebeurde te Olot. De moedige Pater hoorde de biecht van de ongelukkigen binst angstige uur vóór de terechtstelling. Met wat brood en wijn, overgehouden van het armerijer avondmaal, en zorgvuldig bewaard, celebrerde de Pater de H. Mis en deelde de H. Communie uit. Een half uur later knetterden, in het kamp, de moordende mitrailleurs.

Benevens de kloosterlingen die gedood werden, ondergingen de kloosters ook hun heurt. Deze van Olot, Manresa, Igualada, Borges Blanchas, Arenys de Mar en Ayda (Barcelona) zijn verwoest. Het klooster van Tarragona is geheel uitgeplunderd en veranderd in een kazerne voor miliciens.

Vooral de mooie boelerij van het klooster van Sarrià, te Barcelona, moest het ontgelden. Eerst trachtte men de boeken naar de oude woning van den burgemeester over te brengen. Maar de rooden drongen het lokaal binnen, wierpen de boeken op straat en staken er het vuur aan. Daar waren meer dan 100.000 boekdeelen. Onder dezen waren 40 incunabels, een exemplaar van de eerste uitgave van Antwerpen.

Nu is Catalonië vrij, en kunnen de Paters Capucijnen weer met franciskaansen mede hun kloosters herstellen, hun werk van naastenliefe hernemen, en vooral hun nieuwe en glorierijke martelaren bidden om vrede in hun vaderland, in het schoone Spanje.

Pétrus B. DE MEYER.

L'Union Hispano-Belge Un banquet à Liège en l'honneur de S. E. Monsieur Ernest de Zulueta



Nous avons vécu samedi à Liège, une soirée véritablement hispano-belge. Sous ce signe d'honneur, était placée la réception organisée par le groupement de ce nom qui offrait, dans les salons du Phare un dîner à Son Excellence M. de Zulueta, représentant officiel de l'Espagne Nationale, à Bruxelles. Prés de deux cents convives l'accueillirent par l'hymne de la « Marche Royale », celui de la « Phalange » et de la « Brabançonne ».

L'atmosphère était jeune et ardente comme tout ce qui nous vient de l'Espagne nouvelle. D'authentiques sonorités nous accueillirent en vous présentant cocardes et plateaux recueillant avec « muchas gracias » quelque argent pour les enfants de la-bas. Une délicieuse petite « chiquita » toute satinée de rouge et d'or exprima la fraîcheur qu'a conservée l'Union qui rapproche les Belges des Espagnols.

C'est bientôt l'heure des toasts. Au nom de l'Union Hispano-Belge, M. Wéry, secrétaire général de l'Association, fit une déclaration précisant que celle-ci n'avait absolument aucune visée fasciste et ne recherchait qu'à grouper tous les sympathisants de la véritable Espagne, et tous les défenseurs de l'ordre contre le communisme.

Le comte de l'Association, brossa avec humour un tableau réaliste des quatre derniers siècles de l'histoire espagnole. Il magnifia le grand mouvement de renaissance nationale de Franco, réaction directe, spontanée, contre l'accumulation des erreurs et leur aboutissement : l'avènement du Frente Popular, dont il a vu l'horrible révolution à Madrid, durant plusieurs mois. Il fit acclamer en terminant le Roi Léopold, le général Franco et M. de Zulueta.

Celui-ci se leva à son tour ovationné par tous les convives debout. C'est un petit homme, mesuré dans ses gestes et dans ses paroles et d'une grande distinction de manières. Visage fin et profil racé auquel une bouche volontaire et aristocratique donne beaucoup de caractère. Un regard de feu où se lit tout le dynamisme bouillant de notre consœur méridionale. On voudrait presque l'appeler « le petit caporal », car c'est un chef.

Rappelons qu'il fut le collaborateur du marquis de Villalobar, dans l'œuvre d'assistance espagnole à notre pays durant la guerre, et qu'il fut aussi le professeur de langue espagnole du roi Albert. Emile

« L'Union Hispano-Belge » ayant organisé samedi dernier à Liège un dîner en l'honneur de Son Excellence M. de Zulueta, à l'occasion de la signature du protocole entre l'Etat Espagnol et la Belgique, de nombreuses personnalités, le Comité et les salons du Phare, où avait lieu cette soirée, avaient été en vahis bien avant l'heure prévue.

Cependant sur la rue, un service d'ordre important avait été organisé, car les marxistes avaient projeté une contre-manifestation.

En effet, La Wallonie, journal socialiste liégeois, avait, par l'article qu'il avait publié, mobilisé toutes les forces du parti :

ALERTE !

« Les amitiés hispano-belges (amis de Franco) organisent ce samedi 18, près de la Populaire, un banquet pour fêter la conclusion de l'accord avec l'Espagne nationaliste. Le représentant de Franco en Belgique sera présent.

» Pour protester contre cette provocation, le Comité d'arrondissement des J. G. S. mobilise tous les camarades jeunes et aînés.

» Réunion à la Populaire, à 19 h. 30, samedi 18.

» Tous au poste !

» Les travailleurs démocrates doivent manifester leur indignation. »

Evidemment, le fait pour de paisibles citoyens de se réunir pour fêter le représentant d'un état reconnu par la Belgique constituait pour les socialistes une provocation extraordinaire.

Les marxistes belges, comme ceux de tous les pays d'ailleurs ont toujours fait preuve d'une intolérance inqualifiable, dont la preuve nous a encore été donnée à cette occasion.

Cela n'est pas étonnant d'ailleurs, car ils ne parviennent à se remettre de leurs émotions depuis la libération de toute la Catalogne par les troupes nationales et aussi l'attitude du gouvernement républicain, responsable de cette effroyable turberie, qui, au moment du danger, avait jugé plus prudent de mettre entre lui et ses adversaires la frontière d'un pays voisin.

(1) Les mots de Simone Joachims retentissent encore dans notre cœur :

Laissez-moi vous offrir des vœux de bienvenue au nom de tout un peuple ému qui vous salue... Le sang de l'Alcazar a fait jaillir en nous la vision prestigieuse et sublime avant tout d'un peuple noble et fier n'aimant pas la contrainte et que nul n'asservit par la force ou la crainte...

L'UNION HISPANO-BELGE (A. S. B. L.)

4, galerie de la Sauvenière, Liège. — Téléphone : 221.07

groupe les sympathisants de l'Espagne Nationale. Inscrivez-vous sans tarder :

Liège : 4, galerie de la Sauvenière. — Compte chèq. post. 7042.16.

Bruxelles : Comte van der Burch, 159, avenue du Diamant.

Anvers : M. Alph. Bernard, 18, rue Saint-Vincent.

Cotisations : Membre d'honneur (minimum) . . . 500 fr.

Membre effectif (minimum) . . . 100 fr.

Membre adhérent (minimum) . . . 20 fr.

Membre sections jeunesse (minim.) . . . 5 fr.

Indalecio Prieto, indésirable

El Imparcial, de Santiago de Chili, en date du 7 décembre et sous le titre « Indalecio Prieto, indésirable », publie l'article suivant :

« Un obus de 42 tombé en plein « centre » de Santiago n'aurait pas produit une plus grande indignation que l'annonce de l'arrivée d'Indalecio Prieto, comme représentant de l'Espagne républicaine à la transmission des pouvoirs.

» Que viennent les idéalistes — quoi- que étant d'une cause extrémiste — nous le comprenons de par la largeur de vue qui domine notre pays; mais l'homme qui a les mains souillées du sang de femmes, d'enfants et de vieillards; qui toléra et même fomenta des assassinats en masse, qui remplit le monde civilisé d'horreur en 1936, cet homme nous ne pouvons permettre qu'il foule notre sol. Sa présence est une insulte à la dignité du Chili, et un gant de défi lancé aux visages de tous ceux qui se sont révoltés — et ils sont légion — contre l'invasion soviétique en Espagne.

» Il ne s'agit ici, ni de gauches ni de droites : il s'agit de civilisation et de barbarie.

» Indalecio Prieto, par sa conduite durant la guerre espagnole, s'est placé en dehors de la civilisation.

» Pour le président élu, dont la droiture et la discrétion sont bien connues, la présence d'un hôte teint de sang, qui vient décocher des « banderilles » sur l'opinion publique, si convulsionnée en ces moments et qui a besoin plus que jamais de baumes d'harmonie et de paix, doit être odieuse.

» Pour le parti radical, composé d'éléments d'ordre, de culture et de progrès, la présence de cet individu, qui fut le bourreau des radicaux d'Espagne et aux mains de qui Lerroux aurait perdu la vie si l'illustre leader du parti n'était parvenu à se sauver, ne peut être agréable.

» Il pèse sur cet homme un monceau de cadavres qui réclament le châtiment pour ne pas dire vengeance.

» Il aurait pu éviter la brutale boucherie des incontrôlables qui ravagèrent les rues et les maisons de Madrid les derniers mois de l'année 1936.

» Soixante-mille personnes, de toutes les classes sociales, spécialement de la classe moyenne, tombèrent féroce-

ment assassinées, sans procès préalable, par les hordes des incontrôlables, que le Gouvernement dans lequel il exerçait une puissante influence, ne permit pas de contrôler.

» Une meute d'hyènes humaines parcourait les rues de Madrid en ces jours tragiques, cherchant toujours plus de victimes.

» Les dieux avaient soif et ils la désaltèrent dans des torrents de sang.

» Mais entre toutes ces hyènes il y en avait une qui les surpassait en féro-cité et en acharnement.

» C'était Garcia Atadell, le chef de la « Brigade de l'Aube », répugnant assassin de plus de 600 personnes, selon sa propre confession, recrutées dans le quartier présidentiel de la rue de Serrano.

» Cet assassin de centaines de victimes innocentes, voleur de 22 millions de pesetas, selon son propre aveu également, fut condamné à la peine infâme de la « garrotte », et près de l'échafaud, avant d'être exécuté, écrivit une lettre à son ami et camarade Indalecio Prieto, lettre publiée dans le monde entier par les services de l'United Press.

» La lettre dit ceci :

« Mon cher camarade : Je meurs à l'échafaud, condamné à la peine de la « garrotte ». En quelques jours... tu as eu plus de chance que moi. Je forme des vœux pour que la chance continue à te suivre. »

» Cette lettre, qui est une plaquée de plomb pour le plus bas des hommes, l'est encore bien plus pour un Ministre qui était au sommet du pouvoir en ces moments-là.

» Cette lettre n'a pas été démentie comme apocryphe, et, par conséquent, nous devons croire en son authenticité.

» Un homme, qui tuoit un ami de cette catégorie, ne peut jamais être le représentant de l'Espagne, qu'elle soit républicaine ou nationaliste.

» L'honneur de l'altière Espagne, quelles que soient ses idéologies, le lui interdit.

» A ce moment, le Chili doit lui refuser son salut, parcequ'il a profané les sentiments les plus chers de l'humanité, qui affectent également les hommes de droite comme ceux de gauche. »

Alberto MACKENNA.

Comment s'évada Sanchez Mazas

Nous avons salué, embrassé, Rafael Sanchez Mazas, le magnifique écrivain, un des principaux créateurs de la Phalange. Il est arrivé à Barcelone, après deux ans et demi de captivité. Dans un groupe d'amis, on se réjouit de la présence du resuscité Sanchez Mazas, qui explique comment il a pu se libérer.

Sanchez Mazas était prisonnier du S. I. M. et à l'arrivée de nos troupes à Barcelone, les rouges l'emportèrent avec d'autres groupes de détenus.

A Collet, comme les prisonniers étaient une charge pour les rouges, ceux-ci décidèrent de s'en débarrasser en les fusillant. Ils furent placés en groupes pour les exécuter, et on tira sur eux avec des fusils et des mitrailleuses.

A la première décharge, le premier groupe tomba. Presque tous les prisonniers tombèrent comme des hommes sans vie. Sanchez Mazas se laissa tomber, se rendant parfaitement compte que les balles de ses bourreaux l'avaient épargné.

Alors, Sanchez Mazas, bondit et se lança dans une course folle à travers champs, poursuivi et encadré par les balles des rouges. Il atteignit ainsi un petit bois; à peine l'avait-il franchi de quelques mètres qu'il tomba dans un trou profond. Il y resta sans bouger, certain qu'il serait bientôt rejoint et qu'il verrait bragués sur lui les fusils de ses persécuteurs.

Mais les minutes passèrent et Sanchez Mazas entendit, venant du camp qui restait à l'arrière, les coups de grâce destinés aux prisonniers de son groupe. Ensuite, ils fouillèrent le bois pour le retrouver. Une pluie torrentielle qui tombait en ce moment, fit abandonner aux miliciens les recherches; ceux-ci se limitèrent à décharger leurs armes contre les branchages et dans les taillis.

Le crépuscule tomba. Sanchez Mazas, sortit prudemment de sa cachette en se traînant. Il franchit une colline, parvint à une petite dépression de terrain, et tomba dans un fossé, perdant en même temps ses lunettes et se trouvant ainsi fortement handicapé pour l'évasion. Franchissant une autre colline, il parvint à une ferme habitée par de braves gens. Il leur confia son cas d'éva-

de des rouges, et la femme qui habitait la ferme, le prévint que par là beaucoup de miliciens en retraite passaient constamment, et qu'il devrait fuir de ferme en ferme, pour se rapprocher des avant-gardes espagnoles, qui ne devaient pas être loin. Le conseil parut opportun à Sanchez Mazas, qui, dormant le jour et marchant la nuit, parcourut plusieurs fermes finissant par trouver une famille charitable, qui lui permit de dormir pendant la nuit dans la grange, tandis que pendant le jour il allait dans la montagne. Dans cette ferme, les bons « paysans » lui procuraient la nourriture à sept heures du matin et à sept heures du soir. De là, il se décida enfin à faire un pas de plus vers sa libération.

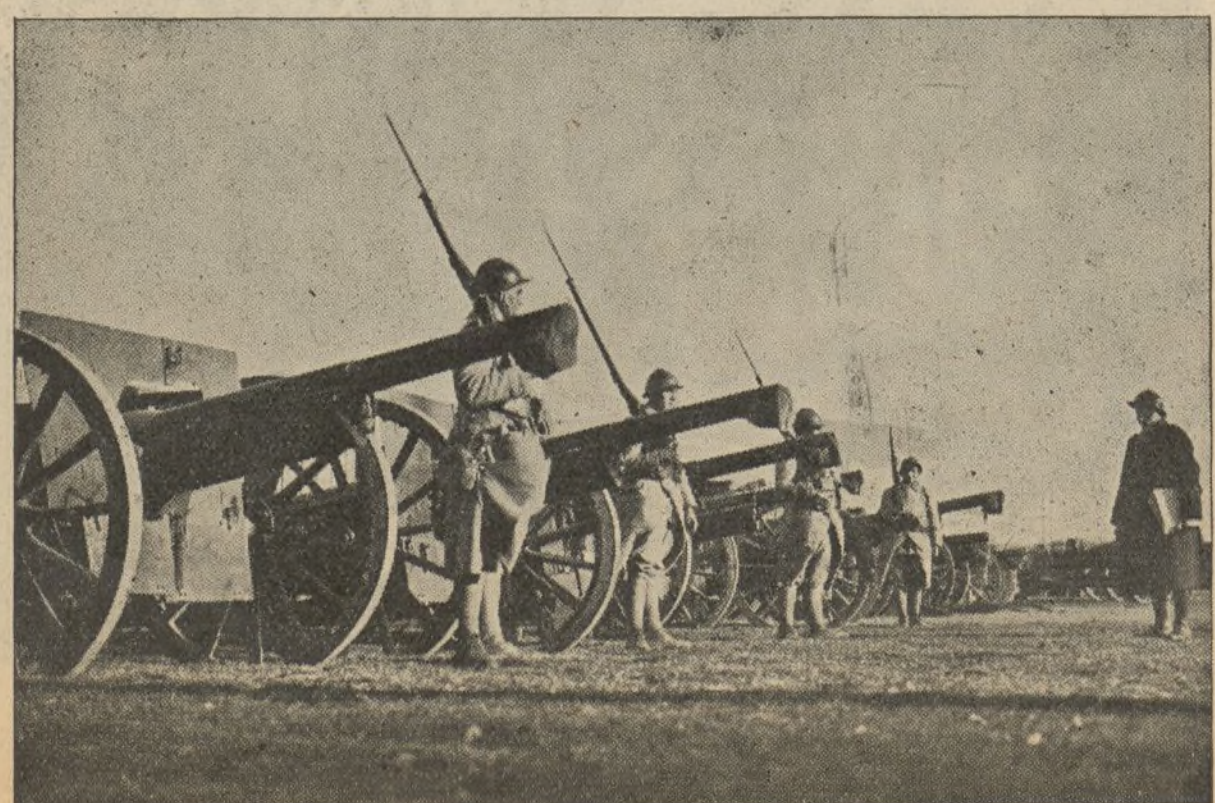
Il prit congé de ses bienfaiteurs et amis inconnus. Peu après, il rencontra trois évadés des rouges, qui le reçurent avec méfiance. Bientôt il y eut des explications. Sanchez Mazas se rendit compte tout de suite à qui il avait à faire et leur dit : « Vous n'avez que deux chemins à suivre : ou bien vous me livrez aux rouges, et peut-être vous risquez de partager mon sort, ou bien vous passez avec moi aux Nationalistes ».

Dès ce moment il put compter sur trois guides et trois prisonniers qui lui remirent leurs revolvers.

« En cours de route nous passâmes près d'un aérodrome des rouges au moment où des avions décollaient vers la France. Nous arrivâmes enfin auprès de nos soldats. Le leur dit qui j'étais. Ils me reçurent avec un enthousiasme indescriptible. Je parlai aux soldats et criai mon premier « Arriba España » ! Je suis arrivé à Barcelone et je me vois parmi presque tous mes meilleurs amis. Je viens travailler pour mon Espagne avec plus d'enthousiasme que jamais, sans plus vouloir penser à cette petite péripétie de ma vie. »

Ainsi termine son étonnant récit Rafael Sanchez Mazas, et dans ses yeux brille un éclat joyeux qui nous gagne et nous remplit d'admiration, nous qui buvons ses paroles en cette nuit heureuse.

(Proa, 9-2-39.)



A Bourg-Madame, des soldats français gardent des pièces de canon appartenant à l'armée catalane.



Des miliciens poussent en France un troupeau de bestiaux.

Nouvelles de l'Espagne

Epuración de funcionarios.

Burgos, 15. — Le « Bulletin Officiel de l'Etat » publie une loi sur l'épuration des fonctionnaires publics, d'après laquelle chaque Ministre devra procéder à une enquête sur l'attitude des fonctionnaires à l'égard du Mouvement National. Les décisions prises auront le caractère de « la chose jugée ». L'affaire pourra se rouvrir pour faits nouveaux.

Asaña à Paris.

Burgos, 17. — Le « Diario Vasco » de Saint-Sébastien, parle en ces termes des conversations tenues à l'Ambassade de Paris :

« L'aspect international de ce problème est encore beaucoup plus grave. Il est indéniable que le Gouvernement français permet :

» 1° L'entrée et la sortie de son territoire aux pseudo-ministres rouges qui sont libres d'exercer leurs fonctions gouvernementales, précisément dans le but de faire durer la guerre.

» 2° Alvarez del Vayo continue de se comporter, en France, en authentique Ministre des Affaires Etrangères.

» Il lui est permis d'avoir des conciliabules avec des personnalités du marxisme et du communisme français, dans un but évidemment belliqueux.

» 3° Selon les aveux du journal « Le Temps », on tolère que se nouent à Paris des ententes entre Negrin et Asaña. Que ce dernier tienne Conseil et déploie une activité que le gouvernement français avait promis d'empêcher.

» Il est naturel qu'une telle conduite alarme les Français eux-mêmes et qu'on ait déjà annoncé à ce sujet des interpellations au Parlement. »

Le Ministre de l'Intérieur et les réfugiés.

Burgos, 16. — Le Ministre de l'Intérieur a déclaré qu'en effet, le nombre des réfugiés en territoire français est véritablement considérable. On y compte aussi bien des éléments rouges que des anciens prisonniers qui se sont vus obligés d'abandonner l'Espagne lors de l'évacuation forcée imposée par les dirigeants marxistes. « Ces réfugiés, a-t-il ajouté, passent en Espagne par milliers tous les jours ; leur retour à la Patrie pose un problème très important en ce qui concerne le logement. Les Gouvernements civils y remédient en les installant le mieux possible, provisoirement. »

Les journalistes ont demandé au Ministre s'il était vrai et qu'il eût fait des offres à la France pour mettre fin à la situation de ces Espagnols qui, d'après certains renseignements, ne reçoivent que de mauvais traitements : pour tout aliment quotidien, un petit morceau de pain et une sardine à l'huile après être restés en plein air et avoir souffert les intempéries de la saison.

Le Ministre a répondu :

« En effet, en apprenant que les réfugiés espagnols n'étaient pas suffisamment nourris, nous avons offert de leur porter des déjeuners chauds, par l'intermédiaire de nos camions de l'« Auxilio Social ». L'offre n'a pas été acceptée, et on a promis de mieux les traiter. »

» Dans très peu de jours, j'ai cherché en France les 3.000 enfants espagnols qui s'y trouvent absolument abandonnés, soit que leurs parents rouges les aient laissés sans secours ou qu'il s'agisse d'enfants perdus pendant les évacuations successives imposées par les dirigeants marxistes. Le Chef de la Frontière d'Irun s'occupe de ce problème et j'espère que dans quelques jours nous pourrions les installer ici comme il convient. »

Le castillan, seule langue officielle.

Barcelone, 17. — Selon un décret spécial signé par le Généralissime, et publié mercredi dans cette ville, l'usage du castillan est interdit dans les provinces de la Catalogne, en tant que deuxième langue officielle. Dorénavant, on emploiera la langue espagnole dans toutes les

provinces catalanes, comme seule langue officielle. Toutes les autorités politiques catalanes qui jouissaient d'une autonomie dans la Généralité sont dissoutes et remplacées par les autorités centrales du Gouvernement National.

Une prison destinée à torturer les femmes.

Barcelone, 17. — Le mercredi soir sont parvenus d'autres détails sur les méthodes de tortures utilisées par le S.I.M., tristement célèbre. On a découvert qu'il employait cent mille agents, dont quinze mille femmes, chargées de surveiller toute la population.

Sur le Paseo de San Juan, on a découvert une nouvelle prison où l'on infligeait généralement des tortures aux femmes et aux jeunes filles, pour les obliger à dénoncer des membres de leur famille. On sait, par exemple, que plus de deux mille jeunes filles, enfermées dans cette prison, n'en sont plus ressorties. Beaucoup d'entre elles étaient mineures.

D'autres enquêtes ont permis de découvrir qu'à Moncada, aux environs de Barcelone, 1.500 personnes avaient été brûlées vives dans des fours à ciment. Jusqu'à présent, les autorités nationales ont découvert, en tout, cinquante cimetières secrets, où les rouges enterraient leurs victimes.

La justice de Franco.

Barcelone, 17. — Des séances de Conseil de Guerre ont eu lieu où ont comparu : José Maria Estellés Alela, secrétaire du S.I.M. et ami de l'ex-Conseiller séparatiste Gassols, et qui est intervenu dans de nombreuses tortures infligées aux détenus. Le procureur a demandé pour lui la peine capitale. Pablo Ugarte Sejue, la, géolier du S.I.M., propagandiste de la Gauche Républicaine, qui fut sous-secrétaire aux Armées de l'Armée foute et maltraita de nombreux prisonniers ; le procureur demanda pour lui la peine de mort. Bonifacio Martos Cañizares et Tomás Vila Teijeiro, membres du Comité du Contrôle des Chemins de fer de M.Z.A., pour qui le procureur demanda 20 et 15 ans de prison. Federico Sacristán Bonet, caissier des patronilles de contrôle du Service de la Généralité ; 20 ans de prison. Juan Colomer Serallonga et Leopoldo Argemi Callochima, membres du Comité de Contrôle de la Maison Peiffer, qui obligèrent le patron, avec menaces de mort, à leur remettre 15.000 pesetas ; le procureur a demandé 20 et 15 ans de prison.

La vie redevient normale à Barcelone.

Burgos, 19. — Un chroniqueur de guerre publie un article sur le magnifique retour à

l'ordre à Barcelone, après l'occupation de cette ville par les troupes nationales. Les épiceries vendent toutes sortes de denrées à des prix normaux ; les boulangeries fabriquent d'énormes quantités de pain qui suffisent aux besoins de la population. Les bureaux de tabac sont pourvus de tous tabacs après en avoir complètement manqué pendant 3 ans. Les Services de Récupération Agricole ont remis en service 30.000 fermes.

Générosité de l'Espagne libérée.

Burgos, 19. — M. Serrano Suñer, Ministre de l'Intérieur, a reçu les journalistes et leur a déclaré que toute l'Espagne a magnifiquement répondu par sa générosité à l'appel lancé par le Caudillo pour venir en aide à la Catalogne libérée. 4.000 tonnes de vivres ont été envoyées à Barcelone. En premier lieu figure la Biscaye, avec 535 tonnes. Toutes les autres provinces ont envoyé 100 tonnes chacune. Les articles envoyés en plus grande quantité sont : farine, pommes de terre, haricots, pois chiches, lard-jambon. Le Ministre fit l'éloge de la tâche réalisée, en remerciant des dons faits par les Espagnols.

Dons nombreux de l'étranger.

Saint-Sébastien, 19. — Le Département Extérieur de la Phalange Espagnole Traditionaliste a reçu d'Amérique quantité de dons consistant principalement en vêtements, en tissus, destinés à aider les populations libérées. Ces dons viennent principalement de l'Equateur, de l'Uruguay, de l'Algérie, de la Colombie, des Philippines et de la ville d'Hambourg. Un don en espèces vient de Belgique.

Reconnaissance de Burgos par la Pologne.

Burgos, 19. — S. Exc. M. Szumlowski, Envoyé Diplomatique de la Pologne, a rendu visite au Comte de Jordana, Ministre des Affaires Etrangères, pour lui faire part de la reconnaissance de jure du Gouvernement National par le Gouvernement Polonais. L'entrevue fut pleine de cordialité.

La reconnaissance du Gouvernement National par le Pérou.

Burgos, 20. — Le Ministre des Affaires Etrangères du Pérou a envoyé un télégramme au Comte de Jordana, Ministre des Affaires Etrangères de l'Espagne Nationale, pour lui faire part du désir de son gouvernement de renouer des relations diplomatiques avec l'Espagne Nationale en envoyant un représentant auprès du Généralissime Franco. Le même télégramme apporte les vœux les plus sincères de complet rétablissement de la paix sur tout le territoire National. Le message porte la signature de M. Carlos Concha, Ministre des Affaires Etrangères du Pérou.

Nomination de l'agent diplomatique de l'Estonie.

Burgos, 20. — Le Gouvernement d'Estonie a nommé le Colonel Noriak (Directeur de l'Ecole Militaire), Agent Diplomatique auprès du Généralissime Franco. M. Noriak se rendra immédiatement à Burgos accompagné de son Attaché Diplomatique.

Reconnaissance du Gouvernement National par l'Egypte.

Burgos, 20. — D'après des nouvelles de source officielle, le Gouvernement Egyptien a décidé de reconnaître « de jure » le Gouvernement National de l'Espagne.

Entrée de Franco à Barcelone.

Barcelone, 21. — Le Généralissime Franco a fait aujourd'hui son entrée triomphale à Barcelone, où il a passé en revue 50.000 hommes de l'armée.

Les industries métallurgiques et mécaniques en Catalogne

Les industries productrices de grand tonnage, qui sont la caractéristique des entreprises sidérurgiques du nord de l'Espagne, ne prédominent pas en Catalogne. On n'y trouve pas non plus les exploitations à grandes concentrations d'ouvriers puisqu'on cite, comme cas maximum, une entreprise qui arrive à en réunir 2.000. Le plus souvent elles réunissent un nombre d'ouvriers qui oscille entre 200 et 600.

Et cependant, par le nombre d'ouvriers qu'elles emploient, par la valeur de leur production (que l'on peut évaluer à 360.000.000 de pesetas annuellement), par leur caractéristique d'être des compléments et des auxiliaires indispensables de beaucoup d'autres, les industries métallurgiques et mécaniques qui se trouvent dans la région catalane, en sont, après le groupe textile, l'exposant de richesse le plus considérable, et représentent un des éléments les plus importants de l'économie nationale.

Ces industries offrent encore cette caractéristique, qui en accroît la valeur : la participation importante de la main-d'œuvre spécialisée, ce qui conduit aux installations les plus pratiques, jouissant de toute la technique moderne et qui porte le travail manufacturier à son ultime stade de transformation. De ce fait, l'activité de cette branche industrielle est des plus variées, d'une diversité qui détermine tantôt la matière dont se composent les produits obtenus, tantôt les procédés de fabrication et, enfin aussi, et ce n'est pas le moins important, la variété d'application de ceux-ci.

Une autre caractéristique de cette branche industrielle est qu'elle est répandue dans toute la région catalane, bien que ce soit un peu différent pour la région de Barcelone où la densité

est plus forte. De plus, la prédominance de petites fabriques donne un caractère spécial d'artisanat à de nombreuses fabriques de construction de machinerie. Sous cet aspect, nous pouvons considérer que se réalisent en Catalogne les conditions les plus favorables pour l'application de ces lois, inspirées de la Déclaration IV de la Charte du Travail, et qui préconisent l'aide efficace à l'artisanat et sa protection, comme une réaction due à l'oppression destructrice de cette forme de travail que la domination rouge aurait réalisée par ses tendances collectivistes, si ce n'est par ses spoliations pures et simples.

Dans les quatre provinces catalanes, le nombre de fabriques, destinées à l'industrie métallurgique ou mécanique, s'élève à cinquante, employant un personnel de 30.000 ouvriers, parmi lesquels très peu de femmes. On peut évaluer l'import hebdomadaire des salaires à 1.800.000 pesetas approximativement.

Or, il découle de ce que nous avons écrit qu'il n'existe pas en Catalogne de hauts-fourneaux qui permettent d'obtenir des lingots de première fusion directe du minerai. Cette caractéristique a pour résultat de lier l'industrie des quatre provinces catalanes à l'économie industrielle de l'Espagne et, plus particulièrement et plus directement à l'industrie sidérurgique de Biscaye et de Sagonte. C'est elle qui insufflé la vie aux usines catalanes depuis que l'armée espagnole a libéré ces nouvelles provinces.

Dans cet ordre de choses, il est possible de déterminer le détail des matières premières qui seront nécessaires au premier mois de mise en marche de ces industries, et de la quantité qui en sera requise :

a) Matières premières de production nationale :	
Lingots de fer (première fusion)	1.500 tonnes.
Coke métallurgique	2.000 tonnes.
Fers commerciaux - angles, Tés simples de 45 mm. et plus, poutres et Us - plaques et plans .	2.000 tonnes.
Zinc en lingots (première fusion)	25 tonnes.
b) Matières premières d'importation :	
Limaille de cuivre	200 tonnes - valeur approximative £ 8.400
Zinc électrolytique	30 tonnes - valeur approximative £ 500
Limailles de laiton	50 tonnes - valeur approximative £ 2.000
Nickel en lingots	20 tonnes - valeur approximative £ 800
Étain en lingots	20 tonnes - valeur approximative £ 2.400
Métal manganèse et autres . . .	10 tonnes - valeur approximative £ 120

c) Matières premières d'importation probable :	
Limaille de fer et d'acier	2.500 tonnes.
d) Matières premières auparavant d'importation et maintenant nationales :	
Charbon de houille, de qualité variée, destiné aux fours métallurgiques.	

Pour la remise en marche de ces industries, l'entrée immédiate de 10.000 tonnes de charbon de houille à flamme large, comme le Bent Splint anglais, est nécessaire. De la même façon, pour obtenir de la manière la plus rapide la mise en activité des laminoirs, il faudra disposer d'un stock de 2.000 tonnes de fers carrés ou bloom, produit sidérurgique semi-manufacturé qui sera relaminé aussitôt que les fours d'acier pourront travailler.

C'est un fait que l'acquisition des matières premières nationales s'effectuera, dans la majorité des cas, directement par le consommateur. Gestion directe avec le fournisseur sidérurgique, avec celui qui, depuis un certain temps déjà, a des rapports de commerce qui permet-

tent d'apprécier si l'on peut le pousser à consentir les opérations de vente et à fixer les conditions de paiement. Mais il ne faut pas oublier, et ceci est une des modalités imposées par le caractère, déjà décrit, de petite industrie prédominant dans la région catalane, que, dans de nombreux cas, le consommateur n'a pas de rapports directs avec le producteur. Ainsi s'affirme la nécessité pour le propriétaire de petites fabriques d'acheter des fers commerciaux et des plaques à un dépositaire ou à un distributeur. C'est ce dépositaire qui fait les acquisitions auprès du producteur dans des conditions qui lui permettent d'obtenir des facilités de paiement.

(Destino.)

EXPORTATION ET IMPORTATION

Matériel "LA +"
pour mines, carrières
et travaux publics.
HOUDENG-GOEGNIES (Belgique)

ACHETEZ L'ANNUAIRE DES Sociétés Anonymes Belges
15^e ANNEE — 2500 PAGES
34, Rue du Gouvernement Provisoire, BRUXELLES
PRIX : 200 francs — Compte chèq. post. 125.23

CIMENTS PORTLAND
CIMENT PORTLAND EXTRA-BLANC HARMIBLANC — CRAIES
ASBESTE — CIMENT COVERIT
SOC. AN. DES CIMENTS PORTLAND ARTIFICIELS BELGES D'HARMIGNIES
18, RUE DU MIDI — BRUXELLES

Renouvelez votre abonnement à "LA NATION ESPAGNOLE"
Compte chèques postaux : « VICOMTE CHARLES TERLINDEN LA NATION ESPAGNOLE » : n° 1859.77.
Toute personne qui souscrit ou renouvellera un abonnement pendant ce trimestre recevra franco le magnifique volume « Croisade pour l'Occident », par Paul Neuray.
Exigez notre hebdomadaire dans les principales aubettes desservies par l'Agence Dechenne.
★
Communiquez-nous les adresses des personnes auxquelles notre hebdomadaire pourrait intéresser.

VINS
Cognac « Fundador »
(1874)
Pedro Domecq
Jerez de la Frontera (Espagne)

VINS
Vins « Rioja »
Compania Vinicola del Norte de Espana
Haro
Espagne

ACIERS
Echevarria, S. A.
ACIERS
1, Calle de la Estación
BILBAO

BATEAUX
COMPAGNIE "EUSKALDUNA"
Construction et réparation de bateaux
2, plaza de Bélgica
BILBAO

ENGRAIS
Union Espagnole d'Explosifs Engrais minéraux
Mines de potasse de Cardona (Barcelone)
Orueta, 6
BILBAO

ARMES
Fabrique d'armes à feu «STAR», S. A.
EIBAR (Espagne)

BOIS
Compania Internacional de Maderas
Suc. de C. Dupin & Cia
BADAJOZ

HUILE
Exportation d'huile et d'olives
Hijos de Ibarra
Seville

BANANES
Exportation de bananes
Hijos de Diego Betancor
LAS PALMAS (Iles Canaries)

CONSERVES
Conserves de poisson "ALBO"
VIGO (Espagne)

HUILE
Huiles fines d'olive
Miguel G. Longoria & C^{ia}
Calle de Oriente
Seville

RAISINS SECS
Raisins secs, amandes, huile
Francisco López y López
27, San Lorenzo
Malaga

SUCRE
Sociedad General Azucarera de Espana
26, San Clemente
Saragosse

VINS
Cognac « SOBERANO »
González Bias
Jerez de la Frontera (Espagne)

VITRAUX
Manzanilla « EL ROCIO »
Vda. de Manjón
Sanlúcar de Barrameda (Espagne)

VITRAUX
Vitraux artistique
Basurto - Miyar - Gonzalez
4, Villafranca
León (Espagne)

VINS
Xérès « Macharnudo »
M. Antonio de la Riva
Jerez de la Frontera (Espagne)

Préhistoire et histoire des « Tchékas »

(Un reportage de "La Vanguardia Espanola")

(Suite)

LES CELLULES DU COUVENT DE SAN JUAN.

Nos ennemis ont été des gens qui ne comprennent pas la sensibilité de notre peuple. C'est pourquoi, ayant eu besoin de locaux pour installer les tchékas du S.I.M., ils ont choisi tranquillement les couvents désaffectés. L'un d'eux, le couvent de San Juan, a été le premier que nous avons visité, sous la direction du chef national de la police. Il semblait que ses murs voulaient nous parler de la joie de la libération, nous raconter ce qu'ils avaient vu et les plaintes dont ils avaient été l'écho. Les parties destinées aux chefs du S.I.M. et aux employés subalternes qui y vivaient sont garnies de meubles luxueux; ils proviennent certainement d'appartements réquisitionnés ou dévalisés, car de tels meubles ne se seraient jamais trouvés dans un couvent. Dans le réfectoire du couvent, les longues tables sévères ont été remplacées par des tables luxueuses placées symétriquement. Dans la salle de garde, une civière, qui sans doute servait à supporter les suppliques qui n'avaient pas pu résister. Des taches d'un sang noir indiquent, sur la toile grossière, un usage constant.

Dans la cour on a construit deux séries de cachots de briques, couverts d'un toit léger et comportant un lit de ciment où l'on voit encore quelques pauvres paillasses faites de sacs et qui, crevées, vomissent une paille humide et noire. Ces cachots sont humides; l'eau y croule; ils ont une petite fenêtre et des barreaux épais. Sur la porte, un numéro... C'est de ces cachots que les prisonniers partaient pour l'interrogatoire, pour les cellules de discipline ou de torture.

AVEC LE MENUISIER JOSE COLET.

Jose Colet Busquets est un menuisier qui a été arrêté et détenu dans cette tchéka voisine de son atelier. Dès qu'il nous voit entrer, il vient à nous la main tendue et se fait notre cicerone dans ce labyrinthe de couloirs et de cellules. On a travaillé à la fabrication de cellules et de prisons presque aussi activement qu'à la construction de tranchées. Tout ce travail a été stupéfiement inutile.

Pour des... aux cellules de discipline et de torture, nous prenons un escalier de briques usées, froid, imprégné de cette humidité qu'on ne respire que dans les souterrains. Le menu-

sier nous montre un anneau de fer pendant du plafond, dans la première cellule. On y accrochait par un pied celui dont on voulait obtenir des déclarations. On le suspendait la tête en bas, et dessous était un récipient plein d'eau; le patient avait la tête dedans jusqu'au nez; dans cette posture, deux ou trois sbires le frappaient avec de longs fouets jusqu'à ce qu'il perdît connaissance.

A côté de cette cellule il y en a d'autres plus petites encore, plus basses; le sol est garni de briques disposées verticalement en forme de T et empêchant non seulement de s'étendre, mais de s'asseoir et de marcher; il faut faire de petits sauts ou marcher en se tordant les pieds. Il n'y a pas de lits, et rien qu'un siège à une hauteur de 1 mètre, mais également inutilisable parce qu'il est incliné; on ne peut s'y maintenir qu'à la force des poignets. Les patients étaient enfermés dans les cellules, nus et sans chaussures et très peu nourris. Dans d'autres cellules, il y a un lit si incliné qu'il est impossible de s'étendre sans tomber. En outre, le ciment n'est pas lisse et, au contraire, plein d'aspérités. Les briques verticales sur le sol obligeaient le prisonnier, dans toutes ces cellules, à rester debout ou appuyé contre le mur. Ces briques sont solidement cimentées et on peut se rendre compte sur certaines que le patient a appuyé les pieds pour y chercher un repos.

Ces cellules sont construites dans un petit souterrain voûté où l'écho résonne fantastiquement, produisant un malaise inexplicable. Les bourreaux le savaient bien. Dans une encoignure du mur, présidant le souterrain comme un dieu des tortures, un métronome marquant les secondes comptait le temps que les patients avaient à souffrir le supplice de ne pouvoir ni dormir ni se reposer.

Tous ceux qui ont été dans ces cellules ou dans une des chambres savent la façon de savoir l'heure en calculant le temps écoulé et celui qui reste. On frémit en pensant à des hommes nus, par un froid terrible, sans pouvoir s'étendre ni s'asseoir, sans nourriture et marchant à petits sauts, enfermés pendant des jours et des jours et soumis au tic-tac monotone et rythmé du métronome.

C'est là que fut enfermé le pauvre menuisier. Il nous parle des coups et des mauvais traitements qu'il reçut de quatre gardiens herculéens. Si le patient s'évanouissait au milieu du supplice, on le ramenait avec de l'eau fraîche, on le laissait reposer et on le frappait à nouveau jusqu'à obtenir la déclaration désirée.

Dans une autre chambre, de petites cellules munies d'un petit rideau conservent le souvenir de ceux qui étaient soumis au supplice de la lumière. On les asseyait ligottés et on leur ouvrait les paupières avec une sorte d'appareil semblable à un monode qui les empêchait de les fermer. On allumait ensuite un phare puissant et on les laissait longtemps en face jusqu'à ce qu'ils aient les yeux brûlés.

Il reste là-bas une casquette plate portant le galon doré et l'étoile rouge. Elle appartenait à un commandant du S.I.M., un bourreau. Il

a abandonné jusqu'à sa carte. La rapidité de l'entrée des nationaux ne lui permit pas de détruire les documents compromettants pour lui. Il y a des fiches sur le sol portant la tragique mention en dernière ligne : « Mis en liberté ». Tout le monde sait ce que cela signifiait...

Le menuisier n'arrête pas de nous parler des tchékas. Après avoir été remis en liberté, il s'en fut un jour chasser avec un de ses anciens bourreaux. Il avait l'intention de le tuer. Mais il n'osa pas, car José Colet est incapable de frapper dans l'ombre, comme on l'avait cependant frappé lui-même. Mais dans ses petits yeux brille l'étincelle du souvenir de l'occasion perdue...

LES CELLULES PEINTES.

Voici les cellules peintes qui, à première vue, semblent un caprice, un simple jeu. Mais rien de cela. Comme toutes les autres, elles ont le lit et le siège inclinés, inutilisables, et les briques sur le sol. Mais il y a en outre la peinture des murs. Les techniciens et les médecins pourront expliquer l'effet que produit sur le système nerveux d'un homme dépourvu de ses chaussures et de ses vêtements la contemplation de disques de différentes tailles et de différentes couleurs, peints sur le mur. Il y a une sorte de damier, puis une spirale, des cubes blancs et noirs, dix ou douze raies jaunes, peintes sur le mur, et traversées par d'autres raies diagonales. Il y a peu de lumière dans cette cellule, le lit de ciment incliné est peint en noir comme un tombeau et, sur le mur, c'est la gaité de toutes ces couleurs diverses; certainement, personne ne peut résister longtemps.

Lorsqu'on n'a rien à faire dans une pièce, au cours d'une attente chez le docteur, par exemple, on regarde les tableaux, les portraits, les revues, les dessins du tapis, on compte les chaises, les poutres du plafond, puis on recommence, tout cela nous devient familier, et l'on finit par commencer un dialogue avec les portraits; si l'on continue pendant longtemps, on en arrive à l'élucubration... Quelque chose d'analogue devait se passer.

Dans une des confortables chambres des responsables, nous avons trouvé sur le sol des brochures portant des titres qui sont un véritable aven. Elles ne parlaient que de folie provoquée, de neurasthénie, de maladies nerveuses : en un mot, l'explication scientifique de tous ces martyres.

DANS LES SOUTERRAINS DE VALLMAJOR. UN SINISTRE DOCUMENT.

Les prisonniers qui se trouvaient dans les souterrains de Vallmajor furent envoyés à Figueras peu de temps avant l'entrée des troupes nationales. Ils ont laissé leur linge. C'est un petit souterrain où de malheureux jeunes gens vécurent longtemps encaissés. Les murs sont peints et ornés de calendriers dont les jours ont été rayés. Les « Arriba España » font frémir lorsqu'on songe aux cellules des tortures. Certains écrivaient là leur adieu au



moment où on les emmenait sans savoir où ils allaient. Il y a une signature datée du 25 janvier 1939, un jour avant l'entrée des troupes nationales ! Au haut d'une porte, on voit une signature portant la date d'entrée et la date de départ; plus de treize mois se sont écoulés entre les deux... Les rares personnes qui étaient mises en liberté ne l'étaient que provisoirement et après toutes leurs souffrances on leur faisait signer une déclaration imprimée portant l'en-tête du Ministère de l'Intérieur, Service spécial d'informations de l'Etat, qui permettait à un agent quelconque de les arrêter et de les exécuter n'importe quand. On faisait signer à un pauvre homme martyrisé la déclaration suivante : « Je suis remis en liberté, tout en restant soumis à la surveillance et au contrôle rigoureux du service spécial d'information de l'Etat... Je suis prévenu que ma fiche doit être complétée par de nouvelles

recherches décrivant exactement ma ligne de conduite politique, morale, sociale et économique, et que tout écart sera sévèrement puni... Je dois m'abstenir absolument de toute déclaration sur les motifs de mon arrestation, la vie que j'ai menée en prison, les conversations que j'y ai entendues et mes rapports avec les organismes policiers... »

Un pareil document est un aveu des mauvais traitements que l'on recevait dans les tchékas, puisque les prisonniers se voyaient interdits absolument de raconter quoi que ce soit de la vie qu'ils y avaient menée.

Prieto et le S. I. M.

Burgos, 16. — A la suite des enquêtes effectuées à Barcelone, on a vérifié que l'organisateur des tchékas du S.I.M. fut Indalecio Prieto qui ordonna les premières tortures, et même y assista quelques fois.

Lisez "OCCIDENT", bi-mensuel franco-espagnol

Exposition Internationale d'Art Sacré

La profanation et la destruction des temples et des objets du culte, dont s'est rendu coupable le bolchévisme en Espagne, est une œuvre sinistre qui appelle l'exécution de toute conscience droite et sert d'avertissement aux insouciantes.

L'œuvre de reconstruction est nécessaire, mais elle pourrait nous conduire demain à des erreurs immenses si elle était initiée et conduite loin de l'assistance vigilante d'un double esprit de dignité éthique et de pureté liturgique et si elle restait abandonnée à ce monde où des bonnes intentions dont on dit que l'enfer est pavé.

Devant le risque de cette deuxième catastrophe la Direction des Beaux-Arts, à l'initiative de son Ministère d'Education Nationale d'Espagne, prépare aujourd'hui une Exposition Internationale d'Art Sacré, où doivent se trouver réunis — à titre de modèles et d'exemples — quelques-uns parmi les meilleurs produits et les efforts les plus orientés que les artistes contemporains et les artisans, humblement re-

cueillis dans leur tâche quotidienne, offrent au service du Culte catholique.

L'Exposition se tiendra à Vitoria, capitale de loyauté et de tradition en Espagne cantabre; et l'on a prévu pour son ouverture le temps des Pâques de la présente troisième année triomphale.

La menace de corruption, contre laquelle vont lutter les dispositions régulatrices de notre Exposition, a deux causes :

d'un côté, et ce n'est pas le moins dangereux pour l'idéal de beauté ni pour la piété authentique, il y a la production en série industrialisée, amie des matériaux d'imitation et des stylisations mécaniques, la camelote qui a valu à ce point de vue une si triste renommée à certains sanctuaires et à certains quartiers de villes où cette sorte de commerce a trouvé asile;

et aussi, en sens opposé, il y a la vanité professionnelle agissant chez certains artistes, à la suite d'une notion anachronique sur la fonction de l'art et l'inaptitude native pour le travail collectif, aggravée par le mirage

d'une propagande journalistique qui finit par éblouir ceux-mêmes qui la profanent dans les faisant tomber dans l'effacement d'une originalité à outrance et de ce qu'ils appellent une personnalité indépendante.

Rien de mieux que la rigueur liturgique pour préserver de ces deux extrêmes les objets matériels consacrés à la dévotion et au culte. Le précepte impose ici les matériaux nobles et préfère le travail de la main à celui de la machine. Au principe du refus de la fourniture mécanisée, s'accompagnera la méfiance envers les élucubrations du solitaire.

A la création liturgique convient le travail collectif, en équipes, ainsi que le travail manuel surtout dans la modeste féconde de l'artisanat.

Notre Exposition ne sera point partagée en sections « d'art pur » et « d'art appliqué ». Même l'œuvre la plus idéalisée parmi les créations d'un peintre ou d'un sculpteur devra avoir ici une application, une destination pratique, un but normal dans la vie. En revanche, au plus simple des ornements présidera un besoin de pureté et tout objet deviendra « d'art pur », même une nappe et des burettes.

Notre Exposition ne sera pas non plus divisée en sections nationales. Toute vraie liturgie est œcuménique.

Il est souhaitable que ce concours soit accompagné d'autres manifestations cadrant avec son but et destinées à renforcer sa valeur éducatrice, tels les concerts de musique sacrée, les études de liturgie divulguées peut-être par des conférences, des congrès, etc. et aussi par les offices religieux réglés par les autorités en la matière et dont nous sollicitons, dès à présent, l'appui et la bénédiction.

Un Comité d'honneur patronne l'Exposition d'Art Sacré de Vitoria. Un Comité organisateur s'occupe de la préparation. Un Commissariat y travaille avec la collaboration des autorités locales et des représentants du Gouvernement, aidés par l'encouragement du public intéressé et qui a déjà fait sien le projet en lui accordant une large toute nationale. Des petits groupements y collaborent de l'étranger.

Puisse le Saint-Esprit accorder à tous sa lumière, son intelligence, sa paix.

EUGENIO D'ORS,
Chef National des Beaux-Arts.

REGLEMENT

DISPOSITIONS GENERALES.

1. L'Exposition Internationale d'Art Sacré (E. I. A. S.) se propose de réunir une sélection d'œuvres destinées au culte et à la piété, dans toutes leurs manifestations et leurs besoins, aussi bien dans l'architecture, la peinture et la sculpture, que dans le domaine des ornements sacrés, du mobilier, de l'orfèvrerie, de la décoration en général, de la librairie et des arts graphiques. L'Exposition sera strictement liturgique, en excluant les qualités esthétiques inférieures, comme la vulgarité dans toutes ses formes.
2. L'Exposition aura le caractère international et invite les artistes, les artisans et les ateliers les plus renommés d'Espagne et de l'étranger.
3. L'admission comme exposant à l'E. I. A. S. sera conditionnée par l'invitation préalable de son Commissariat. Chaque œuvre exposée devra également être présentée au préalable et approuvée spécifiquement par le dit Commissariat.
4. Dans le but d'accroître le maximum d'unité au système de présentation des objets, le Commissariat tâchera de mettre en rapport les différents exposants pour la réalisation d'ensemble. Un autel, par exemple, pourra être réalisé en collaboration par un architecte, un sculpteur, un orfèvre, etc.
5. L'acceptation de l'invitation du Commissariat représente de la part de l'exposant une adhésion à ce règlement. Les œuvres exposées ne sauront, en aucune hypothèse, être retirées que par ordre du Commissariat.

DISPOSITIONS SPECIALES CONCERNANT LES EXPOSANTS ETRANGERS.

6. Les invitations donnant droit à la qualité d'exposant partiront du Commissariat Général ou de ses délégations dans les pays correspondants.
7. L'apport étranger à l'E. I. A. S. aura droit à la franchise accordée par la douane aux modèles ou échantillons de toute classe seulement destinés à être exposés sans réalisation de vente. Les œuvres, au contraire, dont la vente serait effectuée à l'occasion de l'Exposition, resteront soumises aux dispositions douanières en vigueur.
8. Les envois contenant les œuvres destinées à l'Exposition, devront être consignés à un agent de transports et douanes signalé à chaque exposant par le Commissariat.
9. Les frais de transport du point d'origine à la frontière espagnole ou ports de débarquement en Espagne, resteront aux soins des exposants. En revanche, l'E. I. A. S. prend sur elle les frais du transport par chemin de fer en territoire espagnol jusqu'à Vitoria et leur retour, après la clôture de l'exposition, jusqu'à la frontière ou port d'embarquement.
10. Les exposants étrangers devront faire la livraison à l'agent de transports et douanes de la frontière ou ports espagnols avant la date du 15 mars. Les envois reçus après cette date, pourront être refusés par le Commissariat.

DEBALLAGES, PLACEMENTS, CONSERVATION ET REEMBALLAGE DES ŒUVRES.

11. Le déballage des œuvres ainsi que les nouveaux emballages, une fois l'Exposition

terminée, seront faits par le personnel subalterne de la E. I. A. S.

12. La distribution de la place à chaque exposant ou groupes d'exposants sera faite d'après la décision du Commissariat.
13. L'installation et la levée des objets avant et après l'Exposition, seront facilitées par le personnel subalterne que le Commissariat offrira aux exposants.
14. La conservation de l'Exposition, sa surveillance et les soins ordinaires qu'elle comporte, seront à la charge du personnel de la E. I. A. S. Toutefois, le Commissariat décline toute responsabilité pour la perte ou le délit des œuvres exposées. Chaque exposant pourra avoir dans le local de l'Exposition, et pour son propre compte, du personnel établi d'accord avec le Commissariat.

VENTES ET CATALOGUES.

15. Les ventes et commandes d'objets exposés seront journalièrement communiquées au Commissariat. 15 % de leur montant sera réservé aux acquisitions que le Commissariat désire effectuer afin de les offrir aux églises qui en ont le plus grand besoin.
16. Le Commissariat éditera ou commandera l'édition d'un catalogue exclusivement destiné à la vente, dans lequel (en plus des articles se référant aux conclusions, rapports, traductions et autres textes d'information) seront compris les noms des exposants, les antécédents et données que le Commissariat trouvera opportun de communiquer sur chacun d'eux, la liste des œuvres exposées et les dessins, esquisses, plans ou photographies considérés d'intérêt.
17. La liste des objets et autres détails dont on demandera l'inclusion dans le catalogue devront être envoyés au Commissariat avant le 1^{er} mars.

muniquer sur chacun d'eux, la liste des œuvres exposées et les dessins, esquisses, plans ou photographies considérés d'intérêt.

AUTRES DISPOSITIONS.

18. Les exposants recevront une carte permanente d'entrée à l'Exposition. Les visiteurs devront payer le montant de l'entrée fixée par le Commissariat.
19. Si parmi les exposants il s'en trouvent qui désirent assurer les objets contre les incendies ou autres risques, aussi bien pendant le transport des œuvres que pendant leur dépôt dans le local de l'Exposition, ils devront le faire pour leur propre compte.
20. Le Commissariat encouragera la célébration d'actes, congrès, conférences, concerts et autres manifestations complémentaires ayant rapport avec l'E. I. A. S.
21. La clôture de l'Exposition est prévue pour le 20 mai 1939. Cependant, si la durée était prolongée, toutes les dispositions de ce règlement resteront en vigueur pendant le prolongement.
22. Toutes les communications et la correspondance pour l'E. I. A. S. seront adressées au Secrétaire.

Vitoria 1938.
Bureau : E. I. A. S. Instituto de 2^e Enseñanza, Vitoria - Espagne.

SALLE DE L'UNION COLONIALE

Rue de Stassart, 34, BRUXELLES

Vendredi 3 mars, à 20 h. 30

Conférence

au profit de l'Aide Sociale dans la Recherche du Travail

donnée par

Le vicomte Charles TERLINDEN

SUJET :

La Marche à la Victoire

Choses vues en Espagne Nationale

Cartes d'entrée : 10 et 20 francs.

Vente et numérotage des cartes :

Maison Fernand Lauweryns
20, rue du Treurenberg. Tél. 17.97.80
Bureau ouvert de 9,30 à 12 et de 2 à 6 h.

Editions Universelles
53, rue Royale. Téléphone 17.56.15
Bureau ouvert de 9,30 à 11 et de 1 à 6 h.

Imprimerie Puvrez, 59, avenue Fonsny, Bruxelles.
Editeur responsable : Aug Puvrez, 36, rue du Tabellion, XL.